

Entre Luché-Pringé et La Flèche,

FÊTES DANS LA SARTHE, AUTREFOIS.

(extrait de *FÊTES ET TRADITIONS*, dossier AR.DO.S. n°11 de 1982)

Archives Départementales de la Sarthe

Sommaire :

- page 2 : - les crêpes de la Chandeleur
- Carnaval avec - la coutume du bœuf- gras
- les déguisements
- «le pied-levé» (sièges des arrivants)
- page 3 : - Mardi Gras
et Foire des Cendres à La Flèche
- le bal masqué
- le casse-pot
- les Veillées
- les Assemblées avec les bals traditionnels
les attractions foraines
- page 4 : - louées de St Jean
- Fêtes des moissons et battages
- les artisans et la célébration de leur saint patron
- page 5 : - les Comices agricoles
- les Fêtes Nationales - 14 Juillet
- 11 Novembre
- 8 Mars
- page 6 : - le 1er de l'An
- les fêtes scolaires
- les fêtes religieuses

FETES DANS LA SARTHE AUTREFOIS

LUCHE PRINGE

FETES PAIENNES

Le deux février, à la Chandeleur, c'était l'occasion de faire des crêpes dans la famille :
Dicton : "A la Chandeleur, l'hiver se passe ou prend rigueur". On faisait sauter la crêpe, une pièce dans la main pour être riche toute l'année.

A Carnaval

Le dimanche ou le jeudi d'avant le dimanche de carnaval, les bouchers ou les commis bouchers promenaient le ou les boeufs gras par les rues, cornes ornées de fleurs en papier. Arrêts aux cafés. C'était l'occasion de boire, et pour les commis bouchers d'avoir des "aiguillettes" (quelque argent).

Le jeudi soir (ou le vendredi soir), on venait admirer les boucheries garnies et décorées en secret, rideaux tirés, dans la journée. C'était magnifique. A travers la grille rouge, celle du portillon fermé était ouverte, on voyait les bêtes pendues aux crochets, les moitiés du boeuf, les veaux entiers, les moutons et porcs disposés symétriquement. Une guirlande de papier rouge, une de feuilles de lauriers-palme allaient de crochet en crochet. Les bêtes étaient de même et piquetées de fleurs en papier. Le sol était couvert de sciure. Au centre un dessin de sciure rouge, imprégnée de sang. Et là, trônait la tête de veau sur un pilat de persil. La lampe "matador", plus tard l'électricité illuminait la boucherie. Chacun allait d'une boucherie à l'autre et rentrait par les rues éclairées faiblement par les réverbères.

Le dimanche gras commençaient les déguisements ; on cherchait dans les armoires les vêtements des grands parents, on se masquait, le bazar avait un choix de masques. Les bandes joyeuses allaient par les rues. Suivant l'entrain il y avait rondes et farandoles. On promenait quelquefois Carnaval, mannequin de paille habillé, on le brûlait, soit sur la place, ou près du pont, ou en campagne, là se terminait la fête.

Profitant des "vacances de Carnaval", les enfants se déguisaient soit le dimanche gras ou Mardi gras, les garçons souvent en fille, armés d'un bâton, et tous à la main une boîte en fer au couvercle fendu et qu'ils secouaient en disant "Ptis sous Ptits sous" ou totalement muets. Ils allaient de maison en maison ou accostaient les gens dans la rue, allaient parfois en campagne. C'était "Courir Carnaval". Ils rentraient harassés, mais contents de leur recette. (Aujourd'hui les enfants continuent la tradition).

Le mardi gras, il y avait "le pied levé", soit le matin de bonne heure, soit tard le soir. De joyeux compagnons, armés de fusil de chasse tiraient des salves de cartouches à blanc, à la porte de nouveaux installés dans la commune. Ils faisaient un bouquet de feuilles de laurier palmes et roses de papier en haut de la porte. C'était l'occasion de rire et de boire. (Cette tradition n'est pas délaissée totalement).

Le soir de Mardi Gras, la maîtresse de maison faisait des crêpes ou des beignets. La chanson le dit : Carnaval t'en vas pas fons des crêpes, fons des crêpes, Carnaval t'en vas pas fons des crêpes et t'en mangeras. Sujet à quelques réunions joyeuses parfois.

Le mercredi des Cendres, c'était la grande foire à la Flèche (elle existe toujours). Les uns, nombreux, y allaient par le train de 14 h, retour par le train de 19 h. Même si le Loir avait inondé l'avenue de la Gare : quelques voituriers à cheval faisaient alors le service de la gare au bourg dans l'eau. Ou bien les cultivateurs allaient en carriole, du matin. Les restaurants, les auberges plutôt avaient des écuries. Les carioles étaient alignées, limons à terre sur les larges trottoirs. Foire aux bestiaux, mais aussi aux attractions : tirs à la carabine, casse pipes, jeux de massacre, manèges de chevaux de bois, quelquefois "manège salon fermé", à quelques sous le tour où on se lançait confettis et serpentins. Les attractions se sont modernisées petit à petit.

La mi-Carême était rarement l'occasion d'un bal masqué. Ce n'était pas traditionnel... Carnaval était aussi marqué par "casse-pot". On ne sait plus avec précision quelle nuit cela se passait (samedi ou dimanche ou mardi ou mercredi). Des jeunes lurons munis de vieille vaisselle, la cassait à la porte ou au mur de certaines personnes visées (des comères peut-être). C'était parfois les pots à lait en grès ou les pots à fleurs, ou simplement des pots échangés. Les petites vengeances s'assouissaient. Le plus souvent, quel plaisir de faire enrager les personnes endormies !.

Les veillées

Se faisaient l'hiver, surtout en campagne. On se déplaçait à pied, quelquefois loin. On jouait aux cartes, on bavardait, on chantait parfois. Aux Rois, on mangeait la galette, ou plutôt une "fouace". La millée, riz au lait, était le dessert de choix, le dimanche ou jour de fête. L'automne, on faisait griller les châtaignes, on faisait cuire les pommes au four, surtout les reinettes du Mans qui se conservaient longtemps.

Les Assemblées

Étaient l'occasion de danser (avec les noces), de se retrouver, de se rencontrer, de rire. Tous avaient de longues journées de labeur, et elles étaient les bienvenues.

Sur la place de l'église, il y avait une petite salle (aujourd'hui une banque) avec galerie. Le dimanche, et même le soir du mercredi des Cendres au retour de la foire, on dansait pour quelques sous. C'était le vieux menuisier qui jouait du violon tout en penchant la tête et fermant les yeux. Mais chaque carrefour de campagne, chaque place de bourg, chaque café avait dit-on son assemblée au cours de l'année. Celle de la place de l'Eglise en novembre sur la place aux marrons ; celle de la place du Monument aux morts en juin : à celle là se tenait un manège de chevaux de bois peints en gris perle et dorures. Il y avait le cheval et le cochon qui montaient et descendaient, quelle affaire pour les enfants ! Il en coûtait un ou deux sous (les pièces blanches à trous). Les autres chevaux étaient fixes, il y avait aussi un joli landau à quatre places. La musique était fournie par un orgue de barbarie ou limonaire. Quelques forains : un tir à la carabine, les hommes faisaient des cartons ou cassaient des pipes ; un jeu de massacre, l'un vendait quelques confiseries : des berlingots, des sucres d'orge, fabriqués sur place, de la réglisse en longs brins liés comme un martinet, et des macarons collés sur du papier, pour un sou on actionnait un petit tourniquet et on gagnait 2, 4 ou ... 10 macarons ; et il y avait le bal sur parquet et sous chaudière. A..... , il y avait la salle de bal avec pendant un temps une "marigoince" ; celle de la gare ; celle du Port des Roches au bord du Loir pour l'ouverture de la pêche ; plusieurs autres en campagne ;

et puis celles du hameau de Pringé, la deuxième paroisse ; la plus importante, qui a toujours lieu, c'était le jeudi de l'Ascension, la musique (l'harmonie municipale) s'y est toujours déplacée : concert, bal, casse-croûte (rillettes et cidre doux) ; puis avec la création d'une société de vélos après 1918, courses, toujours d'actualité. Autrefois et pendant longtemps, l'orchestre était tenu sur estrade par des musiciens du pays : barytons et pistons, violons et clarinettes, beaucoup plus tard accordéon, autour de 1938 un pick-up. Autrefois on dansait, polka, mazurka, scottish, gigouillette, le pas des patineurs, le pas de quatre, le quadrille, la berline, l'autrichienne et la valse. Bien sûr on se rendait à pied à ces diverses assemblées.

Fin juin, à la Saint Jean, les valets ou domestiques se louaient et changeaient de fermes, mais aucune fête à cette occasion.

Dans le village voisin, St Jean de la Motte, c'était la fête patronale, donc l'assemblée avec un regain d'activité.

La fin des Moissons et le battage du blé

n'étaient pas non plus sujet à fête. Les travaux étaient durs et longs. Bien sûr à la fin de la récolte ou de la "batterie à la mécanique", on était content d'en avoir fini, on plantait un bouquet en haut du pailler, on faisait un bon repas, soupe à la poule, poule bouillie à la mayonnaise en particulier, cidre ou vin de pays, un bon chanteur ne se faisait pas prier, c'est tout.

Les artisans

marquaient la fête de leur saint patron très simplement : les charpentiers et menuisiers le 19 mars à la St Joseph ; les maréchaux à la St Eloi le 1er décembre. Les compagnons accrochaient un bouquet au dessus de la porte, pétards pour les maréchaux, une occasion de boire "un bon coup" et le travail reprenait. Bien qu'en ce temps là les coteaux du Loir fussent couverts de vignes et le tuffeau creusé de caves, la St Vincent n'a pas donné lieu à des fêtes.

Il en est tout autrement de la Sainte Barbe et de la Sainte Cécile. La société de pompiers doit exister depuis 1908 ou 1910. La société de musique est plus que centenaire et a toujours été florissante. Les deux sociétés ont d'abord fêté ensemble, mais devant l'affluence devenant trop nombreuse (200 environs), les fêtes se sont dissociées et se font toujours. Ste Barbe : défilé des pompiers en uniforme avec la clique, banquet, bal Ste Cécile, fin novembre. Ce dimanche là, défilé, concerts de quartier, banquet. Les femmes de musiciens portaient jadis, belles robes longues voire gants, ce fut un temps un cercle un peu fermé. Nombreuses chansons. Puis bal offert aux membres honoraires au cours duquel un groupe dansait le quadrille des lanciers. L'orchestre était formé de quelques musiciens. Le lundi matin la société offrait à ses membres actifs, la tête de veau. Nouvelle fête au printemps : concert-théâtre d'amateurs. On profitait des vacances de Pâques pour répéter dans les classes dont on enlevait la cloison. La fête avait lieu le dimanche de Quasimodo. Les musiciens se surpassaient dans leur concert, c'était la récompense de leur chef et les artistes amateurs locaux comblaient d'aise le public heureux d'assister au théâtre. Dans la nuit, les responsables s'affairaient à remettre en état les deux salles pour la rentrée des classes le lendemain. Cette dernière manifestation a bien du mal à survivre. Il y eut un festival de musique en 1925 et dernièrement en 1981.

Les comices agricoles

avaient lieu au chef lieu de canton. Après la dernière guerre, ils eurent lieu chaque année dans une commune différente du canton. Au chef lieu de canton, au Lude a toujours lieu depuis des temps très lointains, la foire du Raillon, milieu septembre. C'était bien sur la grande foire aux bestiaux, aux volailles, à tout ce qui pouvait se vendre pour la maison, pour s'habiller, les rues et les places étaient envahies. Les auberges ne désemplissaient pas. Mais c'était aussi, pour la jeunesse l'occasion de se distraire, de se rencontrer, de sortir de son village, de sa campagne. Il était de tradition de ne pas la manquer. On y allait par le train (2 trains pour ce jour là), ou en carriole, plus tard en vélo, puis en auto. On s'y promenait en bande, bras dessus, bras dessous, les filles en belles robes, peu après la dernière guerre encore en robes de bal. Il y avait la fête foraine, le bal. Les uns attendaient le feu d'artifice, quitte à rentrer à pied.

Les fêtes nationales

Le 14 juillet était toujours fêté dignement. La veille, après diner, des tirs de mortier ébranlaient les maisons des quartiers, les pompiers jouent toujours leur rôle. Autrefois le bourg était pavoisé, chacun sortait son drapeau. Aux portes et fenêtres on accrochait des lanternes vénitiennes. La tradition de la retraite aux flambeaux se perpétue. La musique aux airs consacrés entraînait la foule : quatre pompiers portaient des sortes de lampadaires garnis d'une douzaine environ de lanternes. On parcourait la plupart des rues, il y avait des pétards, des feux de bengale. On chantait et criait. Puis c'était le bal gratuit. Le matin du 14 juillet c'était le réveil en fanfare avec de nouveau les tirs de mortier suivis des sonneries de clairon (encore maintenant). A la mairie, distribution de viande aux indigents ; à midi banquet ; après-midi concerts de quartier, jeux pour les enfants : jeu de ciseaux pour les filles : yeux bandés, couper une ficelle supportant une surprise dans un sac en papier ; pour les garçons : jeu de casse-pot, yeux bandés casser avec un bâton un pot suspendu contenant une surprise, parfois désagréable, mais compensée par un petit cadeau ; quelquefois des courses en sac, en brouette, il y avait des courses de vélo, course de fond, de vitesse ou de lenteur.

Le 11 novembre

L'armistice est toujours célébré avec ferveur. A 11 heures défilé avec pompiers et musique, les enfants des écoles, le public. Dépôt de gerbes et des bouquets des enfants au monument, minute de silence ; puis visite au cimetière, enfin dislocation, boisson et brioche aux enfants ; banquet et bal le soir.

Le 8 mai

A peu près la même chose mais en fin d'après-midi.

Le 1er de l'An

La matinée est prise pour les musiciens afin d'offrir les voeux au maire et aux adjoints.

Vers 1928-1930, une attraction qui a laissé un vivant souvenir à tous, fut le cinéma Pageot. En novembre, il arrivait pour trois semaines ou un mois. Il s'installait sur la place de l'église ses gradins et sa chaudière. A raison de 2 ou 3 projections par semaine, ou 3 ou 4 le cinéma muet enchantait tous les spectateurs, des Charlots, en particuliers et des films oubliés maintenant.

Les fêtes scolaires

La distribution des prix marquait la fin de l'année scolaire en juillet. A cette occasion, garçons et filles étaient réunis à l'école des garçons dont on enlevait la cloison. Sur l'estrade, les enfants chantaient en chœur des chants patriotiques (avant 1914) comme les "trois couleurs". La musique participait à la fête. Puis les conseillers municipaux et même le Sénateur prenaient place sur l'estrade et la distribution solennelle commençait. C'était l'époque des couronnes et des lauriers et des "livres de prix" certains vraiment très beaux, reliés, illustrés, à tranches dorées. Tous avaient une récompense. N'oublions pas le Palmarès et la récompense du Certificat d'étude. Après 1918, la fête devint un vrai théâtre : chœurs, saynètes, danses, ballets, costumes faits par les maîtresses. Toujours des livres, encore des rouges puis peu à peu des piles de volumes de bibliothèques. Après 1945 peu à peu le piano fut remplacé par le tourne disques, puis le magnétophone. 1968 a mis fin à tout cela. Après 1918, pour Noël, à l'initiative des maîtresses, un crédit de la commune, ce fut l'arbre de Noël des enfants des écoles. Sapin, guirlandes, bougies, chants, danses, jouets, friandises. Père Noël, la tradition demeure (plus de bougies).

Les fêtes religieuses

Aux rois, c'était la galette (la fouace) et les fèves, en famille. Processions aux rameaux et sans doute à la Toussaint.

A Noël, la messe de minuit et le réveillon avec la bûche dans la cheminée, toujours actuel.

Mais la plus spectaculaire, c'était la Fête Dieu. Trois ou quatre reposoirs étaient montés dans le bourg. Quelques personnes étendaient des draps sur les murs de leur maison et y piquaient des fleurs. A terre, dans les carrefours, c'étaient des jonchées de roseaux coupés au Loir, jolis parterres décorés de fleurs. A la procession, on promenait le Saint Sacrement sous un dais doré. Des fillettes en blanc, couronnées lançaient d'une corbeille des pétales de roses (à mi juin).

Toutes ces manifestations extérieures sont abandonnées depuis longtemps.

Souvenirs recueillis auprès de personnes de 75 à 87 ans.